

Né en 1956 à Punta Arenas, au sud du Chili, Ramón Díaz-Eterovic s'est rendu populaire avec son antihéros désabusé, le détective Heredia.

## Un privé dans la ville

À condition d'y mettre quelques formes, le roman policier peut se permettre de tout dire. D'où sa remarquable floraison dans les pays à la démocratie blessée, voire convalescente, notamment en Amérique latine. Quand en 1987, donc encore sous la dictature, le Chilien Ramón Díaz-Eterovic publie son premier polar *La ciudad está triste*, certains toutefois le mettent en garde: «Tues fou, tu vas t'attirer des ennuis.» Quatorze romans plus tard, dont cinq parus en français, l'écrivain a abordé tous les thèmes restés sensibles dans un pays qui, s'il a renoué aujourd'hui avec la liberté, peine à se débarrasser de ses fantômes. Dernier traduit, *L'obscur mémoire des armes* – qui vient de sortir aux Editions Métailié – évoque d'ailleurs, de façon assez terrifiante, le pouvoir occulte et les

**L'écrivain chilien Ramón Díaz-Eterovic publie «L'obscur mémoire des armes» chez Métailié. Une plongée dans le passé et une déclaration d'amour à Santiago.**

crimes des nostalgiques de Pinochet et de la manière forte.

Ramón Díaz-Eterovic assure qu'il ne s'est jamais censuré. Récompensé par plusieurs prix, il s'en porte apparemment fort bien. Né en 1956 à Punta Arenas, au sud du Chili, petit-fils d'émigrants croates, il a grandi dans un milieu ouvrier avant de partir étudier à Santiago en 1973, l'année du coup d'Etat. Egalement auteur de romans historiques, de poésie et d'ouvrages pour enfants – et journaliste dans le secteur social pour gagner sa vie – il est resté, côté polar, fidèle à sa ville d'adoption et à son détective Heredia. Ce privé désenchanté et fatigué, toujours au bord de la faillite et toujours amoureux de l'insaisissable Gríseta, se présente comme un homme des plus ordinaires. Antihéros sympathique, bon vivant, amateur de

bistrots enfumés, n'hésitant pas à jouer aux courses pour arrondir ses fins de mois, il se montre en revanche totalement intransigeant quand il s'agit de défendre ses valeurs morales et de protéger les plus démunis.

Comme Ramón Díaz-Eterovic, le privé Heredia n'est pas très bavard. Au fil des parutions, l'auteur l'a donc pourvu d'un chat doué de parole, le bien nommé et immaculé *Simenon*. Personnage à part entière, maniant le reproche avec humour, l'animal est une sorte de conscience sentencieuse qui, en fonction des besoins, secoue son maître ou lui remonte le moral sans jamais oublier de lui rappeler qu'un bifteck ou une boîte de chinchards façon saumon ne serait pas de trop.

**Fiction et réalité.** Dans *L'obscur mémoire des armes*, une fois encore, Heredia se retrouve au chômage. Pour gagner quelques sous, en plus de ses paris sur les chevaux, il réalise des résumés «de gros livres ennuyeux» qui finissent dans «le bulletin d'une organisation pompeusement appelée Institut de recherches internationales». Alors qu'il se sent devenir fou d'ennui, il se voit confier une mission au premier abord impossible: enquêter, pour le compte de la famille, sur la mort de Germán Reyes, abattu à la sortie de son travail, une affaire que la police s'était empressée de mettre sur le compte de la délinquance ordinaire. Comme Heredia le découvre rapidement, l'homme assassiné avait des souvenirs gênants, et surtout le souci de faire la lumière sur les agissements de certains de ses tortionnaires toujours en vie. Des assassins qui, même par notre astucieux privé, ne se laisseront pas facilement démasquer.

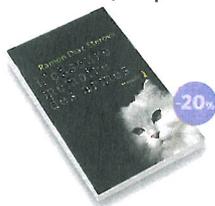
Une fiction qui, vraiment, s'inspire du réel? «Au Chili, déplore Ramón Díaz-Eterovic, les personnalités les plus en vue ont été jugées. Et enfermées dans des prisons spéciales qui sont de vrais hôtels. En revanche, beaucoup de militaires et de bureaucrates criminels n'ont jamais été inquiétés. Comme dans le roman, vous pouvez donc soudain vous retrouver avec un voisin qui est un ancien tortionnaire.»

Les fidèles de Ramón Díaz-Eterovic le savent bien. Autant, voire plus que l'intrigue, ce qui passionne d'abord l'écrivain, c'est sa ville de Santiago. Grâce à Heredia, qui en connaît par cœur les ruelles, les passages, les odeurs et les mystères, le lecteur la parcourt en tous sens avec une prédilection pour les quartiers populaires. «Certains Chiliens viennent même en pèlerinage dans les lieux et les bars que j'évoque», s'amuse l'auteur. Mais la capitale, comme toute chose, change et menace de perdre son âme. Le temps qu'un ouvrage sorte de presse, il arrive que certains bistrots aient déjà disparu. **○ MIREILLE DESCOMBES**

SÉLECTION

L'OBSCURE MÉMOIRE DES ARMES

Ramón Díaz-Eterovic  
Métaillé, 278 p.



LES RATS DE MUSÉE

Eun Lee  
Piquier, 224 p.



LA FÊTE DU SIÈCLE

Niccolò Ammaniti  
Robert Laffont, 394 p.



## Eun Lee

Avec «Les rats de musée», l'auteur coréen fait rimer beaux-arts et polar.

Un polar qui se passe dans le monde de l'art en Corée? Voilà qui a de quoi piquer la curiosité tout en prouvant une fois encore que cette culture pourtant lointaine a de nombreuses affinités avec la nôtre. On ne sera donc pas surpris si le sang qui jaillit évoque à la victime un tableau de Pollock et si la clé de l'énigme d'un



mystérieux accident mortel, d'un suicide et d'une disparition pourrait bien se trouver dans la toile *La tempête* du Vénitien Giorgione. Le reste, les faux tableaux qui font l'objet d'un trafic, le musée Jeongno et ses conservateurs apparemment dévoués corps et âme à l'honneur de leur institution sont typiquement coréens. De même que le jeune artiste Kim Jun-ki et son amie Yang Nuri dont la sagacité va prendre de vitesse la police. Avec *Les rats de musée*, Eun Lee – qui parle d'un milieu qu'il connaît bien puisqu'il a étudié l'histoire de l'art et la photographie – entendait inviter le lecteur à réfléchir sur la signification et la place de l'art dans notre époque. C'est réussi. **○ MD**

## Bûcher des vanités

Niccolò Ammaniti signe avec «La fête du siècle» une satire jouissive.

L'Italie berlusconienne procure souvent un sentiment de fin du monde, l'impression qu'une civilisation décadente va être engloutie. Avec *La fête du siècle*, Niccolò Ammaniti nous convie au spectacle. Au début, on ne se doute pas de l'apocalypse si proche. Le narrateur décrit les plans foireux des Enragés d'Abaddon pour devenir la secte sataniste numéro un d'Italie. Puis, il zoome sur les états d'âme de Fabrizio Ciba, écrivain célèbre et médiatique en panne d'inspiration. Se tisse alors l'improbable rencontre entre le petit clan de ratés pathétiques et le fanfaron mondain, lors d'une fête délirante dans les jardins de la Villa Ada. Un final baroque, moraliste et métaphorique, un bûcher des vanités à la romaine. **○ CT**